

Le Meurtrier d'Albertine Renouf

Par Henri Ribière

ROMAN COMPLET

I



LYA quelques années, un jeune homme, Isidore Renouf, qui avait fait son droit à Paris, acheta une charge de notaire dans une petite ville de province. Il se maria presque aussitôt, son prédécesseur, en lui cédant son étude, ayant eu soin de lui trouver une femme. Le vieux notaire s'était fort applaudi de ce mariage. Il avait donné en effet à son jeune ami la fille d'une vieille dame qu'il connaissait depuis longtemps, et qui s'était fixée tout ré-

cemment en province après la mort de son mari.

Albertine Segonat avait dix-huit ans, une jolie dot et de grands yeux noirs; elle était d'un caractère énergique et tendre, et se fit promptement aimer d'Isidore.

A peine mariés, les jeunes gens s'accordèrent huit jours de vacances, et vinrent commencer leur lune de miel à Paris. Isidore eut remarquer cependant qu'Albertine aurait désiré reculer ce voyage.

Paris lui causait comme un vague effroi qu'elle mit sur le compte des souvenirs pénibles; c'était à Paris qu'elle avait perdu son père. Cette mauvaise disposition s'effaça bientôt dans les plaisirs.

Deux ou trois fois seulement dans la rue ou au théâtre, Albertine, d'un mouvement involontaire, serrait le bras de son mari, comme si quelque chose l'eût tout à coup effrayée. Isidore l'interrogeait, mais elle se contentait de sourire avec mélancolie. C'était un sentiment douloureux qui se réveillait sans doute, rien de plus.

Isidore, qui avait toujours vécu au pays latin, avait installé sa femme dans l'hôtel garni qu'il occupait autrefois; mais il avait choisi la plus belle chambre du premier étage, d'où l'on apercevait par les fenêtres le jardin du Luxembourg.

Les jeunes époux couraient Paris dans la

journée, dinaient au restaurant, puis allaient au spectacle. Un soir ils venaient de rentrer chez eux après avoir vu *Le Vampire*, au Théâtre de l'Ambigu.

Cette pièce, qui s'ouvre par une exposition très habile, dans laquelle les principaux personnages, serrés autour de l'âtre, au fond d'un vieux château, se racontent des histoires effrayantes, avait vivement frappé, malgré ses invraisemblances, Isidore et Albertine. Ils en causèrent longuement avant de s'endormir. Peut-être, dans certaines circonstances toutes physiques, l'esprit est-il plus accessible aux idées étranges.

On était en plein mois de novembre, et le vent, après avoir tourbillonné en gémissant dans les arbres du jardin, venait se tasser aux fenêtres. Quand le vent se taisait, c'était une pluie drue et fine qui crépitait aux vitres. La chambre elle-même, dans tout le désordre d'un campement de quelques jours, n'était éclairée que par une veilleuse.

Les vêtements jetés au hasard, les malles béantes y affectaient des formes fantastiques sous les lueurs intermittentes du foyer qui se mourait.

—Crois-tu donc aux vampires? dit en riant Isidore à sa femme.

—Oh! non; mais je croirais plutôt, répondit-elle en frissonnant aux assassins qui vous égorgent la nuit pendant votre sommeil.

—Bah! reprit Isidore avec toute l'insouciance de l'étudiant qui a dormi dix ans la clé sur sa porte, à Paris et dans les hôtels du quartier latin il n'y a pas de voleurs.

—Aussi n'ai-je pas parlé de voleurs, fit-elle à demi-voix.

—Et de qui donc, alors?

—M'aimes-tu? reprit Albertine après quelques minutes de silence, sans répondre à la question du jeune homme.

—Tu le demandes!

—Eh bien! si j'avais refusé de t'épouser, si j'avais eu de la répugnance pour toi, est-ce que tu m'en aurais voulu?

—A mort! s'écria-t-il.